It is true that in England (not elsewhere) highly subjective sonnets tend to date from ca. 1585-1600, but what is specifically "English Renaissance" about diminutive likenesses purporting to reveal individuality, and kept in secret chambers or in lockets? Many of our grandmothers possessed such things. How is it that sugar subtleties, destroyed in eating, were nearly as common a feature of medieval as of Jacobean banquets? Why should a nervously preserved but uncertainly aborted self be held to be the motive for Jacobean artistic concealment? Throughout medieval and early modern times, what is repeatedly given as the motive for allegorical or other veiling devices is the need to withhold knowledge from those unsuited for it. Why should Annunciations preserving the privacy of the numinous be singled out to support a theory of aborted privacy in Jacobean masques? Other equally appropriate Renaissance paintings proffer unembarrassedly the full panoply of Godhead (Cf. the Sistine frescoes, Dürer's *Assumption of the Virgin*, etc.). If, on the contrary, James I was indeed threatened with the exquisite pain of having his nervous, private self violated in a masque, why did he endure it? Didn't Jonson and Inigo Jones need to cater to his pleasures?

This study of a leisured elite's ornaments is, incidentally, very informative. It is also dexterous beyond other New Historicist work in deploying the telling episode or anecdote. The personalization of style, the management of continually shifting points of view, the exploitation of syntactical devices remind us more urgently here of narrative history's need for the resources of fictional composition. Fiction, however, is safer. Reading *Cultural Aesthetics* I was often reminded of Penelope Lively's *Moon Tiger*, in which the present-day fictional female historian-protagonist, of great but suspect conceptual reach, tries implacably, nervously, but unsuccessfully to hide from her nearest and dearest a locket-like ring, given to her by the central male in her life and containing what he has put there as a memento of their secret selves.

A. KENT HEATT, *University of Western Ontario*

C. Lauvergnat-Gagnière. *Lucien de Samosate et le Lucianisme en France au XVI^e siècle. Athéisme et polémique*. Genève, Droz, 1988, Pp. 434.

Dans son ouvrage, C. Lauvergnat-Gagnière avance l'hypothèse gratuite que même si Lucien n'avait jamais existé, Rabelais aurait écrit ce qu'il a écrit et qu'il n'a exercé aucune influence sur la Renaissance française. Le livre de Mme Lauvergnat-Gagnière étant tout entièrement consacré à cette "démonstration" et étant donc négatif, l'auteur est obligée d'employer nombre de méthodes grâce auxquelles il devient possible de faire une part plus que considérable à la coïncidence, puisque tous les écrits où des critiques et érudits, y compris moi-même, ont vu une véritable influence de Lucien sont présentés comme sensibles à de simples coïncidences.

Cette perspective force Lauvergnat-Gagnière à déployer envers ses prédécesseurs la simple fin de non-recevoir sous forme cavalière: "Quant aux conclusions . . . nous ne les partageons pas du tout" (p. 264).

La bibliographie contenue dans cette étude est donc un véritable modèle de cette fin de non-recevoir. Ainsi de mes travaux consacrés à l'influence de Lucien, Lauvergnat-Gagnière omet "L'honnête homme. Molière et Philibert de Vienne" (*Modern Language Review*, 1951) et "The Genesis of a Rabelaisian Character: Menippus and Frère Jean des Entommeures" (*French Studies*, 1953). De même, elle ne cite pas l'étude très importante de T. Peach sur Tahureau, bien qu'elle consacre un chapitre entier aux *Dialogues* de cet auteur. Je sais que C. Lauvergnat-Gagnière assure avoir terminé son travail en 1979 et, puisqu'il ne fut publié qu'en 1988, avoir été incapable de tenir compte des travaux parus avant 1979. C'est là une mauvaise excuse: on ne peut en toute conscience publier un ouvrage hautement polémique en omettant de mentionner les travaux parus pendant les neuf années précédentes. D'ailleurs, quand elle cite ou analyse certains travaux, elle pousse l'éclectisme au point de ne mentionner que ce qui s'accorde avec sa thèse lénifiante et de laisser de côté, toujours sans discussion, ce qui la contredirait. Ainsi, à propos du *Cymbalum Mundi*, elle parle de l'ouvrage de D. Neidhardt (Genève, 1959), mais évite bien entendu les chapitres que cette érudite consacre à mon travail sur ce sujet.

Examinons en détail le traitement de l'éloge satirique et citons un passage qui prétend que *Le poète courtisan* de Du Bellay ne doit rien à Lucien:

Quant à Du Bellay, il n'est pas impossible qu'il ait pensé au *Maître de rhétorique* pour composer son *Poète courtisan*. . . Mais ces thèmes n'ont rien d'original et appellent facilement l'ironie sous la plume d'un Horace, d'un Juvénal, ou, au Moyen Age, d'un Eustache Deschamps ou d'un Alain Chartier. Et surtout, Du Bellay avait-il besoin d'un "maître," lui qui est expert en l'art de la satire dans plus d'un sonnet des *Regrets* (pp. 296-7)?

Ce passage illustre à la perfection la fin de non-recevoir. En effet, la découverte que *Le poète courtisan* est un calque du *Rhetoron didaskalos* est due à R. V. Merrill qui, dans "Lucian and Du Bellay's 'Poète courtisan'," nous a donné, non seulement la preuve parfaite de ce calque, mais encore a expliqué de façon circonstanciée la genèse de cette satire de Du Bellay due au *De novae captandae utilitatis et literis ratione epistola*, satire que Turnèbe composa contre Pierre de Paschal et que Du Bellay traduisit immédiatement et publia sous le titre de *La nouvelle façon de faire son profit des lettres* avec sa propre imitation de l'écrit de Lucien, *Le poète courtisan*. De tout cela, pas un mot. Lauvergnat-Gagnière ne mentionne ni l'écrit de Turnèbe, ni le travail de Merrill, même si elle cite son article dans sa bibliographie. Avec de pareilles méthodes, on prouverait aisément que Boileau ne doit rien à Horace, que Racine ne doit rien ni à Euripide ni à Sénèque, etc. Pour fournir une

preuve négative, il n'est rien de tel que de prétendre que le thème n'a rien d'original et de nommer, à la volée, Horace, Juvénal, Deschamps et Chartier.

Si, au moins, C. Lauvergnat-Gagnière avait parlé de Lucaïn dont la *Pharsale* commence par ce qui est généralement reconnu comme un éloge satirique de Néron, si, au moins, pour le Moyen Age, elle avait cité Gervais de Bus dont le *Roman de Fauvel* peut à première vue, bien qu'au fond ce ne soit pas le cas, faire croire à l'usage de l'ironie, le lecteur aurait été forcé de réfléchir, de vérifier. D'ailleurs, concernant l'usage de l'ironie dans la satire anti-aulique, Lauvergnat-Gagnière cite l'ouvrage de P. N. Smith, *The Anti-Courtier Trend in Sixteenth Century French Literature*. Or le grand mérite de l'ouvrage de Smith est d'avoir montré que la satire anti-aulique médiévale, notamment celle de Deschamps et de Chartier, est lourde et dépourvue d'esprit, que ce genre continue jusqu'à environ 1540 quand, sous l'influence de Lucien, le ton moralisateur et l'invective sont remplacés par l'ironie. C. Lauvergnat-Gagnière fait donc dire à P. N. Smith exactement le contraire de ce que dit cette érudite.

Une section entière est aussi consacrée au *Debat d'Amour et de Folie* de Louise Labé. C. Lauvergnat-Gagnière qui prétend ne pas voir les imitations si évidentes de Du Bellay, ni celle du *Philosophe de Court* de Philibert de Vienne, elle qui parle ni de *L'Amye de Court* de Bertrand de la Borderie ni du *Médecin Courtisan* de Jacques Grévin, "découvre" des vingtaines d'imitations de Lucien dans cet écrit. Suivant cette méthode, on pourrait dire que tous ces thèmes se retrouvent chez Catulle, Virgile et Ovide. De toute façon, l'argument est futile puisque le *Debat d'Amour et de Folie* est un calque de la *Virtus Dea* de L. B. Alberti, si bien que ces imitations doivent être imputées à Alberti.

Signalons enfin l'omission d'une citation d'un témoin contemporain d'importance capitale en ce qui concerne l'influence de Lucien. Dans ses *Disputations chrestiennes*, Pierre Viret donne un passage aussi long qu'important sur les lucianistes français, passage qui, vu la date de l'ouvrage (1544), ne peut désigner que Rabelais et Bonaventure des Périers. Or Viret, tout en comprenant l'athéisme de Lucien de même que la satire de toute religion que contiennent ses écrits, le loue comme "savant homme, grand orateur & philosophe" et semble même le ranger au dessus de Cicéron. Viret, donc, très clairement, n'écrit pas en zéléateur condamnant en bloc tous les écrits de Lucien, et c'est ce qui donne à son jugement une valeur indubitable et des plus précieuses. Ce qu'il reproche à ces "nouveaux lucianistes," c'est qu'au lieu de traduire les écrits de Lucien en langue française, ils ne font que "desrober ses inventions & argumens, pour les attribuer à eux, comme s'ilz en estoient les premiers auteurs & inventeurs," alors qu'ils ne sont que les "petits disciples" de Lucien, qu'ils "n'approchent point son eloquence" et que "s'il faut comparer l'esprit & le savoir, il y a autant à dire que de l'apprenti au maistre." Cette omission, si caractéristique, condamne le livre de C. Lauvergnat-Gagnière tout entier.